

Marc Dufumier
Laurent Gervereau

Pour une conscience terriste

Nature, cultures, agricultures

Les Éditions Utopia

SOMMAIRE

INTRODUCTION.....	9
<i>Choc des égoïsmes ou complémentarité des points de vue ?</i>	
<i>La diversité, ça s'apprend</i>	9
<i>Apprendre la diversité dans une écologie culturelle :</i>	
<i>entre identités fermées et identités imbriquées</i>	11
<i>Sortir de la confusion généralisée et des sectarismes</i>	
<i>par une philosophie de la relativité aidant à sauter</i>	
<i>les frontières : nature-culture, villes-campagnes,</i>	
<i>local-global, tri rétro-futuro, connexion-déconnexion...</i>	15
AGRICULTURE ET ÉCOLOGIE	19
<i>Agriculture et nature</i>	20
<i>Écologistes et écologues</i>	22
<i>L'agroécologie</i>	24
<i>L'agriculture d'abattis-brûlis</i>	30
<i>Les agricultures manuelles avec labour à bras</i>	31
<i>L'association agriculture-élevage avec traction animale</i>	32
<i>La riziculture inondée</i>	34
<i>L'agriculture motomécanisée</i>	35
<i>Les agricultures de front pionnier</i>	37
<i>Les enjeux actuels</i>	39
CHASSE, PÊCHE ET BIODIVERSITÉ.....	41
<i>Les sociétés de chasseurs-pêcheurs-collecteurs</i>	44
<i>Les grands mammifères menacés d'extinction</i>	
<i>par le braconnage et la déforestation.</i>	48
<i>Le retour des loups et des sangliers en France</i>	52
<i>La biodiversité marine en danger</i>	56
<i>La planète en surchauffe</i>	59

AGRICULTURE ET ALIMENTATION	63
<i>Les enjeux</i>	63
<i>Mettre fin aux inégalités extrêmes de revenus à l'échelle mondiale</i>	65
<i>Cesser d'exporter vers les pays du Sud des produits de bas de gamme vendus à vil prix</i>	66
<i>Manger sain et équilibré</i>	69
<i>Succès et limites de la révolution verte dans les pays du Sud</i>	72
<i>Le défi d'une agriculture à la fois plus productive et durable dans les pays du Sud</i>	75
<i>Le défi d'une agriculture plus artisanale et respectueuse de l'environnement dans les pays du Nord</i>	78
<i>Promouvoir partout des formes d'agricultures paysannes</i>	82
AGRICULTURE ET BIODIVERSITÉ.....	85
<i>Qu'est-ce que la biodiversité?</i>	86
<i>La biodiversité au sein des écosystèmes</i>	90
<i>Les services écosystémiques</i>	92
<i>Les ratés d'une agronomie bien trop normative</i>	98
<i>Changer de paradigme</i>	106
ÉLEVAGE ET VÉGANISME	111
<i>La naissance de l'élevage</i>	111
<i>La viande, le lait, les œufs et le poisson : des aliments très désirés</i>	114
<i>Les reproches faits à l'élevage</i>	117
<i>Le bien-être animal</i>	124
<i>L'antispécisme</i>	127
NATUREL ET CULTUREL	131
<i>La diversité des complexes culturels et des régimes alimentaires</i>	133
<i>Le pain et le vin</i>	135
<i>Les « civilisations du riz »</i>	139
<i>Le maïs pour les cochons</i>	141
<i>Les tubercules et les racines pour les pauvres</i>	144
<i>La viande et les fromages pour les riches</i>	146
<i>Thé, café, ou chocolat ?</i>	148
<i>Vers une homogénéisation des régimes alimentaires ?</i>	150
<i>Paysans et paysages</i>	154

LE DÉFI ÉDUCATIF : UN ENJEU DE DIALOGUE PLANÉTAIRE.....	157
<i>La boussole éducative</i>	157
<i>Comprendre et enseigner l'Histoire et nos réalités stratifiées : un changement d'échelle nécessaire</i>	163
RETOUR AU LOCAL POUR PENSER GLOBAL : SE VOULOIR TERRISTE	169
<i>Un pacte commun évolutif</i>	169
<i>Besoin d'opposition binaire ? Définir un « Aterrisme » ?</i>	173
<i>Être Terriste, c'est quoi ?</i>	177

ANNEXES

POUR UNE ÉDUCATION ENVIRONNEMENTALE	181
<i>Ça commence où, quand, comment ? De l'animisme au monothéisme</i>	182
<i>Des Bishnoïs ou de Gilgamesh au Roman de Renart, l'échange populaire immémorial avec la flore et la faune</i>	183
<i>« Découvrir », renommer et inventorier la planète</i>	183
<i>La défense de la « nature » contre l'industrialisation naissante, de Rousseau à Humboldt</i>	184
<i>Le jardin : « prison », conservatoire, reflet du monde, création savante et populaire ?</i>	185
<i>L'évolution par Darwin et Haeckel invente le mot « écologie » en 1866</i>	185
<i>L'importance des femmes / Les débuts de la cause animale</i>	185
<i>Thoreau, Emerson, Muir et le Sierra Club, Reclus</i>	186
<i>Art nouveau pour le peuple, les communautés libertaires, le naturisme</i>	187
<i>Le sport et les spectacles de masses / gauche et droite contre le taylorisme dans les années 1930 et 1940</i>	187
<i>Pionniers et pionnières environnementalistes au temps du boom économique</i>	188
<i>Les hippies et le grand tournant de 1970</i>	189
<i>Sustainable Development, décroissance, climat et grands rassemblements internationaux</i>	190
RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES	191

Introduction

CHOC DES ÉGOÏSMES OU COMPLÉMENTARITÉ DES POINTS DE VUE ? LA DIVERSITÉ, ÇA S'APPREND

Ce livre en lui-même est un dialogue, dialogue entre un agronome, héritier de René Dumont à AgroParis-Tech, Marc Dufumier, et celui qui (Laurent Gervereau) dans la même grande école, venu du monde des musées et présidant l'Institut des Images, travaillant à la fois sur l'histoire générale du visuel et l'écologie culturelle, a créé en 2005 le Musée du Vivant (premier musée international sur l'écologie). Les approches sont complémentaires et c'est là l'intérêt de l'ouvrage. Comment en effet prétendre saisir globalement des questions qui concernent le fonctionnement de toute une planète hier, aujourd'hui et demain (excusez du peu...), si c'est pour les traiter par petits morceaux ? En même temps, les vues très généralistes et fumeuses fondées surtout sur l'air du temps s'avèrent peu ancrées et peu pertinentes.

Cela correspond donc à une nécessité intellectuelle et pratique. Il faut en effet désormais s'efforcer de devenir des **spécialistes-généralistes**. Boris Vian (ingénieur de l'École Centrale) disait : « *Le monde est aux mains d'une théorie de crapules qui veulent faire de nous des travailleurs et des travailleurs spécialisés encore ; refusons.* »

Sachez tout... Soyez un spécialiste en tout. L'avenir est à Pic de la Mirandole. ». Effectivement, les nécessités de compréhension de notre être-au-monde nécessitent à la fois de devenir très savants et très spécialisés sur tel ou tel domaine, d'avoir une expertise fine évolutive, et aussi d'être capables d'une vision large. Le minuscule s'enrichit de l'appréhension du global, tandis que le global a besoin d'exemples concrets.

Pour les aspects pratiques, le retour au local, à la vision directe, est indispensable. Nous ne devons pas vivre uniquement comme individus connectés qui sont en fait déconnectés de ce qui est leur être-au-monde à force de voir à distance pour ne plus regarder leur brosse à dents. Le cœur de ce livre vous explique comment appréhender ainsi des questions vitales du quotidien. Mais circuits courts, économie circulaire, décrochages autarciques ne sauraient faire oublier que lorsqu'un cyclone passe ou que le climat se réchauffe, les frontières n'ont aucun sens.

Le local-localisme est ainsi dangereux pour les « autres » (source de xénophobie) et dangereux pour soi, car décrocher totalement n'évite nullement par exemple les pollutions de l'air, des terres et des eaux, ni d'ailleurs ces marottes humaines que sont les guerres incessantes dans une volonté de puissance sans issue. Il est temps alors – nous le développerons dans la partie finale – de **développer une conscience terriste** (suivant le mot répandu pour désigner la planète, inventé par quelques humains). Quel est l'intérêt de ce terme ? De fait, nous sommes Terriennes et Terriens, mais l'Histoire nous montre que ce n'est pas lié à un souci particulier de notre planète commune, au contraire. Être terriste, c'est vraiment vouloir vivre de façon locale-globale, dans la volonté de défendre notre planète commune unique.

Il s'agit alors de repenser nos organisations comme nos comportements individuels, de penser à un Pacte

Introduction

commun planétaire évolutif, de franchir ce cap qui est celui du passage d'une pensée trop exclusivement humaniste à une pensée terriste, c'est-à-dire celle d'une vraie conscience d'un environnement global en interactions.

Ce livre est ainsi une forme de petit guide. Il se situe par-delà les clivages et les réflexes sectaires ou sectorisés. Il essaie de fournir des éléments d'appréciation, tandis que deux périls opposés nous guettent : **l'uniformisation et l'éclatement**. L'univers des humains est en effet partagé entre un mouvement d'uniformisation forcée, avec des consommations addictives destructrices de l'environnement et de la diversité culturelle dans un grand hôpital planétaire de la norme sanitaire et sécuritaire, et, à l'inverse, un fractionnement très problématique et dangereux, un émiettement en autant de communautés concurrentes, soit autarciques et fermées, soit à visées expansionnistes pour imposer un seul mode de vie et un seul mode de pensée. Les tendances récentes ne font que confirmer ces périls : mise en place de sociétés du contrôle et de la norme (en temps de pandémie ou pas), avec une carotte absurde qui est le leurre nocif de l'immortalité, et affrontements de groupes dans des visions différentialistes qui instrumentalisent l'Histoire. Tout cela est évidemment très dangereux.

APPRENDRE LA DIVERSITÉ DANS UNE ÉCOLOGIE CULTURELLE : ENTRE IDENTITÉS FERMÉES ET IDENTITÉS IMBRIQUÉES

Cheminons ensemble dans la pensée. Réalisons un « Chemin de pensées ». Charles Darwin, après son retour de voyage sur le HMS Beagle, s'installe à Downe House. Il organise dans le parc un sentier de sable qui forme une boucle, partant de la maison, traversant une zone arborée et revenant vers la maison près d'une haie.

Il l'intitule « Chemin de pensée » et le parcourt chaque jour. Parcourons-le ensemble, car chacune ou chacun est de fait le philosophe de sa vie, réalisant des choix, même et surtout quand ils pensent ne pas en faire.

Parlons « mots ». Le mot « nature » a une présence attestée à partir de 1119 en français, issu du latin « *natura* », le caractère naturel, l'univers. Ce terme, évoquant l'environnement biophysique des humains, va s'opposer dans la civilisation chrétienne à la « culture » (du latin « *cultura* ») qui caractérise justement ce qui est commun aux humains et ce qui fait lien. Il pourrait y avoir donc, suivant cette conception, une frontière totale entre le non-humain (la nature) et l'entre-humain (la culture). C'est d'ailleurs ainsi que cette nature mystérieuse et dangereuse, cette nature à dompter, fut présentée. Et pourtant le latin « *cultura* » veut aussi bien dire cultiver la terre que cultiver les esprits... Et pourtant, de nombreuses civilisations, notamment les animistes aux pratiques très anciennes, ne connaissent pas de séparation nature-culture et n'ont pas de mot pour « nature ». Comme chez les Inuits¹, leur univers est un tout avec flore, faune, humains, minéraux, cosmos, dans un environnement global en interactions.

La nature dans ce contexte est cependant soit utilitarisée, réduite à un produit à transformer et à rationaliser par les humains, soit montrée comme un paradis idéal et intemporel, comme si elle n'était jamais le résultat des évolutions, des interactions, et comme si elle n'était pas non plus sujette aux accidents qui sont aussi probables que leur absence. Une « nature » très peu naturelle. Une nature destinée à servir l'idéologie du « progrès » et la volonté prométhéenne des humains, domestiquant cette

1. *En attendant l'hiver... Climat et vie quotidienne chez les Inuit*, museeduvivant.fr / decryptimages.net (Musée du Vivant, Ligue de l'Enseignement et Institut des Images).

nature et se servant de la flore, de la faune, de l'eau, de l'air et de la terre. Pas très naturelle non plus cette « nature » pour ses zéloteurs absolus, intégristes d'une nature qu'ils conçoivent parquée, sans évolution et si possible sans humains.

Vous verrez à la fin de ce livre quelques repères sur l'histoire longue de l'écologie, vue sous l'angle des manières dont les humains ont conçu leur rapport à la « nature », bref, de l'histoire environnementale avec quelques repères bibliographiques permettant d'aller plus loin et d'explorer. Atteindrons-nous avec cela ce qu'Arne Naess appelle une « écosophie »¹, lui apôtre de l'« écologie profonde » ou radicale définie dans un article de 1973 : une écosophie où l'humain n'est qu'un élément dans la défense de la biosphère ?

Et nos consciences ? Et nos identités ? Il existe un éclatement des modes de pensée. Positivement, par certains côtés, car nous vivons une forme de « créolisation » (formule chère à Édouard Glissant) de la pensée, en tout cas des hybridations, où quelqu'un peut aimer les sushi et le foot, se sentir très marocain et avoir une culture juive, pratiquer les jeux vidéo et faire du foot, lire des textes taoïstes et se renseigner sur les soufis... Ce sont des **identités imbriquées**. Facteur de diversité et de choix (s'il est conscient). Facteur dangereux quand il correspond à une perte de repères et une porosité à toutes les dernières modes, pour finir souvent par se fixer dans les règles les plus dures d'intégrismes exclusifs : **identités fermées**.

L'alternative à la consommation addictive ou aux sociétés fermées (religieuses ou non), aux vérités arrêtées, ne pourrait-elle pas être la conscience bioculturelle, l'idée du commun et de la défense nécessaire du commun, une

1. Arne Naess, *Une écosophie pour la vie*, Paris, Seuil, 2017.

forme d'**écologie culturelle**¹ ? Finalement, dans les villes ou les campagnes, qu'est-ce qui importe plus que l'environnement, les conditions de vie ? Et veut-on vivre de façon semblable à Limoges ou Ouagadougou, à New York ou Salvador de Bahia, à Canton ou Futuna ?

La relativité est le contraire du relativisme : elle est une invitation aux choix éclairés, quand le relativisme est une soumission à un n'importe quoi qui n'est justement pas n'importe quoi. Pourtant, la « nature » n'est ni bonne, ni mauvaise, les humains non plus. Le choix éclairé est essentiel (d'où l'importance de l'éducation et des expérimentations à tout âge). Il consiste dans des **choix rétro-futuros** : individuellement et collectivement, considérer les traditions à conserver et là où l'on veut innover. Dans le mouvement, Élisée Reclus considérait déjà les ambivalences : « Le fait général est que toute modification, si importante qu'elle soit, s'accomplit par adjonction au progrès de regrets correspondants². » Ce bilan évolutif est essentiel. Il est la base de la diversité planétaire, d'une diversité choisie et pas subie. Il permet de sortir de cette notion dangereuse du « progrès » (d'ailleurs sans signification chez de nombreux peuples) pour affirmer la notion de « mouvement » et d'expérimentation.

De même, respecter la diversité n'est pas seulement constater les différences et permettre à chacune et à chacun de les vivre dans la complémentarité sociale, c'est adopter une attitude volontariste et évolutive. Faire des identités imbriquées des identités choisies.

1. Laurent Gervereau, *Ici et partout. Trois essais d'écologie culturelle*, Paris, Plurofuturo, 2010, Et voir l'exposition : *Vagabondages à Wallis, Futuna & Alofi. Parcours d'écologie culturelle*, decryptimages.net (Ligue de l'Enseignement, Musée du Vivant et Institut des Images).

2. Élisée Reclus, *L'Homme et la Terre*, Paris, Librairie Universelle, 1905-1908 (la citation apparaît dans le tome VI).

Introduction

SORTIR DE LA CONFUSION GÉNÉRALISÉE ET DES
SECTARISMES PAR UNE PHILOSOPHIE DE LA RELATIVITÉ
AIDANT À SAUTER LES FRONTIÈRES : NATURE-CULTURE,
VILLES-CAMPAGNES, LOCAL-GLOBAL, TRI RÉTRO-
FUTURO, CONNEXION-DÉCONNEXION...

Le Hopi Don C. Talayesva racontait en 1959¹ :
« *L'oiseau-moqueur imite le chant de tous les autres
oiseaux [...] Dans une danse, un des danseurs a imité
l'oiseau-moqueur; d'abord, il imitait tous les oiseaux,
puis il parlait comme un Navaho, un Havasupai et un
Hopi; il imitait aussi le bétail, les chevaux, les moutons
et les ânes* ».

Lie-tseu, théoricien du taoïsme chinois, dans *Le
Vrai Classique du vide parfait*, écrit : « *La majorité des
hommes s'en tient à l'identité de la forme et néglige
l'identité de la connaissance. Or, ce qui m'est semblable
par la forme, je m'en sens proche et je l'aime. Ce qui
m'est différent par la forme, je m'en sens étranger et je
le crains.* ».

La philosophie de la relativité nous aide à franchir
les frontières. Ce sont d'ailleurs souvent des frontières
mentales avant que d'être physiques. Nous avons parlé
de nature-culture. Mais il en est d'autres.

Riche-pauvre en est une autre qui a polarisé le
xx^e siècle et est plus que jamais d'actualité. Nul doute
– nous l'avons déjà évoqué – que l'accumulation expo-
nentielle de l'argent par 1 % de la population mondiale
est non seulement une injustice mais une aberration
économique. Une fois cette évidence dite, que faire ?
Généralement, ce sont des considérations macro-éco-
nomiques qui sont avancées. Il faudrait peut-être faire
l'inverse et reprendre les choses à la base, sur le terrain,

1. Don C. Talayesva, *Soleil hopi*, Paris, collection Terre
humaine, Plon, 1959.

dans l'organisation des entreprises, la qualité des services publics, avec des critères sortant du pécuniaire sur la qualité de vie, la mobilité, la possibilité de réalisation individuelle et collective. L'environnement reprend alors sa part, ainsi que le tissu culturel au sens large (sport et gastronomie sont aussi des éléments culturels...).

Richesse et pauvreté ne se résument en effet pas à la quantité d'argent. Les situationnistes parlaient à juste titre de « misère » pour la médiocrité des conditions de vie. Une philosophie de la relativité réévalue ces classements obsolètes pour de nouvelles exigences. Déjà les étudiant-e-s ingénieur-e-s essaient de postuler en identifiant les entreprises à valeur ajoutée écologique et ayant une éthique interne. Mais l'enjeu est considérable partout : à quand la pression des consommatrices et consommateurs ? Les plus modestes en matière d'argent sont dans des situations très différentes suivant leurs modes de vie : la pauvreté est un esclavage pour certains ; elle est une autre manière de vivre ailleurs.

Ville-campagne est une autre opposition qui perd son sens. L'industrialisation et la mécanisation ont provoqué des hyper-concentrations urbaines. Désormais, la connexion permet d'agir à distance et change la situation des campagnes. Elle est utile. C'est une nouvelle route. Mais comme toutes les routes, elle apporte ses périls : manipulations commerciales et politiques, surveillance généralisée, hygiénisme dans une idéologie de la durée et du contrôle. De leur côté, les villes se posent les questions de la végétalisation (pas uniquement pour des raisons climatiques) et de l'agriculture urbaine. C'est ainsi une conception des villes qui change, vues non plus comme des « blocs » en expansion constante mais comme une agrégation de villages¹.

1. Thierry Paquot, *Mesure et démesure des villes*, Paris, SNRS, 2020

Introduction

Alors, nous continuons à attendre de pouvoirs intermédiaires (les États), quand nos questions quotidiennes devraient relever d'une démocratie du quotidien locale. Certains souhaitent une démocratie directe, ce qui a sa justification dans le cas de choix ponctuels par référendums locaux. Il n'empêche que la démocratie électorale a le mérite de la délégation de pouvoir pour des citoyennes et citoyens qui ne pourraient sans cesse statuer sur tout en connaissance de cause. Il est un aspect aussi peu abordé: la politique, au sens noble du souci de la cité, nécessite un équilibre entre l'amélioration de l'existant en restant très concret et proche des préoccupations des habitantes et habitants et une pensée (présente-future) de l'évolution et des projets pour la cité (minuscule ou immense). Cela nécessite un fonctionnement stratifié du plus petit au plus grand où chaque décision se prend au bon niveau de compétence dans un fédéralisme planétaire: local, régional, national, continental, planétaire. Pour l'instant, les choses sont peu réparties et peu structurées.

Cette vision locale-globale induit parallèlement de sortir de pensées économiques planétaires qui sont également aberrantes: une croissance exponentielle avec consommation addictive, obsolescence programmée et destruction des ressources naturelles; une vision caricaturée d'une décroissance qui serait la perte de la machine à laver et une nourriture de subsistance (ce n'est pas ce que disent en fait les décroissants). Dès 2008, au moment de la crise financière, a été avancée l'idée de « **croissances différenciées** » qui sont des évolutions différenciées.

Ce n'est pas utopique, ce qui est utopique est la façon dont des dysfonctionnements délétères et mortifères perdurent, ce qui est utopique, et surtout absurde, c'est le masochisme de l'humanité causé par des égoïsmes idiots à court terme. Dès avant la vision chrétienne du Bien et du Mal, les penseurs ont voulu humaniser

la nature en donnant du sens aux événements, soit en louant les bienfaits de la nature, soit en se désespérant des imperfections d'une nature qu'il faut corriger¹. Dans *L'Odyssée*, le mythique Homère décrit cette nature idyllique: « *Au rebord de la voûte, une vigne en sa force éploiyait ses rameaux, toute fleurie de grappes, et près l'une de l'autre, en ligne, quatre sources versaient leur onde claire, puis leurs eaux divergeaient à travers des prairies molles, où verdoyaient persil et violettes. Dès l'abord en ces lieux, il n'est pas d'Immortel qui n'aurait eu les yeux charmés, l'âme ravie.* » L'harmonie naturelle est surnaturelle. Mais la « nature » fait peur aussi (tempêtes, tremblements de terre...). Lucrèce constate ainsi dans *De Natura Rerum (De la Nature)*: « *la nature n'a nullement été créée pour nous par une volonté divine: tant elle se présente entachée de défauts!* ». Fascination et défiance se combinent. En fait, la « nature » n'est ni bonne ni mauvaise (sentiments très humains), elle est. Les animistes, dans leur symbiose, l'ont pressenti.

Alors, explorons nos pratiques.

1. Patrick Voisin, *ECOLO, Écologie et environnement en Grèce et à Rome*, Paris, Les Belles Lettres, 2014.

Agriculture et écologie

Pollution de l'air, des eaux et des sols, dioxine dans les poulets, Fipronil dans les œufs, pesticides cancérigènes sur nos fruits et légumes, « vache folle » dans nos steaks, effondrement des abeilles et autres insectes pollinisateurs, perte de biodiversité, paysages défigurés, algues vertes sur le littoral, odeurs nauséabondes dans les sites touristiques, etc. : les sujets de querelles ne manquent vraiment pas entre agriculteurs et écologistes. La Fédération nationale des syndicats d'exploitants agricoles (FNSEA) ne cesse de dénoncer les campagnes de dénigrement (« l'*agribashing* ») dont seraient aujourd'hui victimes les producteurs. Bien qu'un sondage Odoxa-Dentsu Consulting¹ réalisé en février 2020, à la veille de l'ouverture du salon de l'agriculture, pour France Info et Le Figaro, révèle que 9 Français sur 10 ont en fait plutôt une bonne opinion des agriculteurs, même s'ils se disent aussi de plus en plus préoccupés par la qualité de leurs aliments.

La stigmatisation des agriculteurs ne paraît donc pas un fait majoritaire. Mais une chose est sûre : l'écologie est devenue un souci de plus en plus présent dans les débats sur le devenir de notre agriculture et de notre alimentation. La question se pose de savoir comment nous en sommes arrivés à la situation actuelle et à quelles conditions il serait désormais possible de réconcilier les

1. Sondage réalisé les 19 et 20 février 2020 sur un échantillon représentatif de 1 005 Français âgés de 18 ans et plus.